Christiane Kuhk

Secrets de fleur

Guy Boulianne, éditeur

Editeur en chef : GUY BOULIANNE
Lulu Press Inc.

Pour toute communication :
Mille Poètes LLC
1901 60th Place E., Suite L9516
Bradenton, Florida 34203
USA

http://www.mille-poetes.com
info@mille-poetes.com

Secrets de fleur

Si ton jardin est un secret,
Je me ferais jardinier,
Pour y faire fleurir
La rosée de tes soupirs...

Si ton jardin est un parfum,
J'inventerais les lendemains
Au même goût de tes regards
Qui remplissent les hasards...

Si ton jardin est un désert
Je creuserais dans la terre
Le miracle d'un oasis
Où reposent nos coeurs transis...

Si ton jardin est une âme
Je serais celui qui clame
La beauté de ton existence
Dont le symbole est fragrance...

Tendre poésie

Naissance d'un poème
Ou comment l'esprit devient matière,
Les mots qui prennent corps
Dans un décor vide entre demain et hier.

L'encre qui s'écoule de fontaines de pleurs
Ou de joies venues d’ailleurs,
La plume qui crisse comme la craie, quand la vie nous fait peur
Et les feuilles de papier qui s'effeuillent comme des fleurs
Sans couleurs parfois, en noir et blanc, le sang coule du coeur
Aux mots quand la raison s'oublie
Et ne sait plus s'il fait jour ou nuit.

Pour écrire pas d’heure,
Le présent suffit.
Juste l'envie de laisser aller, juste en donneur.
De vers en vers, nous sommes les faiseurs d'anges
D'hier et de demain,
Emotions, partage,
Les accoucheurs de pages,
Un poème, un berceau
Pour une idée, une étoile née
Dans une pensée, dans un rêve
Tombé du ciel dans un lit de rivière
Recueilli entre virgules
Par un orpailleur du verbe,
Au contour finement ciselé
Comme on biseaute un miroir
Pour tes yeux et ton âme
Tout en douceur
Rien que pour toi,
Cher lecteur.

Tendre prose

As-tu déjà vu comment deux clochettes
Dans un pré font la causette ?
Elles tendent l'oreille
Au colza voisin qui sonde l'herbe verte,
La fenêtre du pré est restée ouverte.
Les bourdons accourent,

La rumeur s'évente
Vous savez quoi ?
Ce soir, elle est contente.
Et ne le répétez pas surtout,

Le coucou a volé le nid au corbeau,
Appel à témoins,
Conférence d'oiseaux-lyres au sommet
Inscriptions closes,
Combat de plumes,
Coeurs légers, s'abstenir,
Concours de sonnets,
Prière de déposer son ouvrage
Dans l'urne, ci-dessous,
Sous couvert.

Comme c'est amusant,
De faire parler les fleurs,
L'ancolie merveilleuse
Entretient avec l'ortie blanche railleuse
Des discours à faire frémir
Les pissenlits,
A parsemer de grains de folie
Mes nuits,
A faire germer mes jours,
Elle fait plier
Ma mélancolie
Et dans mon lit
Dissipe l'ennui.

Tendre prose
Pour mon ami,
Ta mie répond
Au doux surnom de
Poésie.

A la lisière des cieux

Qui n'a jamais vu sa vie défiler comme un mirage ?
Ce soir-là, j'ai vu la mort qui me tendait son visage.
Sans aucun doute cet écran bleu me saute aux yeux
Comme la couleur en salle de réveil, à la lisière des cieux.
On a envie d'oublier, mais on n'y arrive pas.
Chaque porte, chaque miroir me renvoie
Ton image,
Ta main dans la mienne,
Après les étreintes,
Cette crainte
De me perdre comme une chape
Qui assomme notre histoire,
Perdue ?

Alors dans un sursaut sauvage
On se pince, on se touche, on s'engage
Pas la moindre peur de vivre,
Car sursis égale survivre.
Un rien nous donne la rage
Mon sang est ce feu qui éteint les ravages
Qui alimente en eau le puits du moi fécond
Tant qu'il coule, mon âme est au combat,
Je grimpe les sommets, arrache au vallon furibond
Les chemins, les sillons,
Accouche d'un garçon,
Crois avoir trouvé un père, un compagnon,
Délivrée ?

Et puis ton retour comme celui du guerrier
Après des années passées au ban de mes frontières.
Ta voix, un message laissé par ci par là,
Un appel, entre deux décennies,
Un mot, un espoir.
Moi qui ai cru disparaître ce soir-là,
Et toi t'éloignant sur le quai
Ta silhouette se dissipe dans la brume des marais
Et mon train file la nuit étoilée, mais sans toi,
Eternelle ?

Eternelle est l'inconstance,
Mon coeur se nourrit de cette seule certitude
Vingt ans déjà.

Au jardin

Je m'en irai de l'autre côté du mur
Là où le sourire perdure,
Couper la tête aux graminées
Trouver des senteurs animées
Trancher le corps des mauvaises herbes
Pour enterrer les graines acerbes
Ma chamade hier soir les a tuées,
Et voir enfin l'iris s'épanouir.
Et son mauve de me dire
Ne t'en fais pas.
Et en son coeur de lire
Le jaune vieilli de l'Italie
Le vent de sable du Kalahari,
Le corbeau infâme fait ses nuits.

Je m'en vais consoler les pommiers
Qui ont souffert de la gelée
Les mirabelles, elles, cet été,
Luiront comme des petites boules ambrées.
Et ma lyre de te bercer,
Couché dans le hamac de nos secrets.
J'aime comme tu fais danser
Ce brin entre tes dents
Et le grillon qui accompagne
Mes accords imparfaits
De sa constance,
Un beau sonnet.
Et cette cerise acidulée
Qui m'arrache un sourire pincé
Et tes doigts qui volent à ma bouche
Un dernier baiser,
Sans jamais rien casser,
Et laisser onduler
Les mots de ta mie
Le long de cette corde
Qui frissonne de ta nuque
Aux chevilles.

Gourmandise

Même si mes mots parfois sont amers
Je resterais ce caramel fondant très cher
Que délicatement tes doigts iraient chercher
Au fond d'un tiroir oublié,
Tu irais fouiller parmi les boites,
Combien de fois, m'as-tu égarée ?
J'imagine déjà tes doigts moites
Tant tu salives la mignardise
Ivre du désir de me croquer
Parmi les montagnes de dossiers
Adossé à ton fauteuil qui pivote
C'est mon humeur fade que tu ravigotes
Tu déshabillerais délicatement ma robe de papier doré
Et tu aimerais me voir coller entre tes doigts courbés.
Goutte comme mon lait est parfumé
Ma recette est divine
Ce soir tu t'offres une papillote
Libertine,
Mon gourmand,
Qu'on se le dise!

Pour toi

Pour toi,
Je resterai
Cette croquignole
Accrochée
A mon voile de sucre de cristal,
J'enrobe tes rêves sombres
De mes grains croustillants
Et roule tes baisers
Dans un lit de mousse,
Sommeil léger.

Tu lapes mes paroles
Tu m'aspires comme la chair moelleuse
D'une figue fraîche
Et nourris ma pulpe
En replay
De ton vif soleil.

Ta connexion
Comme un rayon
Perce mon fruit
Et sonde la couleur
En son coeur.
Le sang de l'agrume que tu aimes tant
Ruisselant le long de tes doigts
Frisson d'amertume
Se joint à ton écume
Qui exhale son soupir
Edulcoré.

Je ne parle plus
Tu saupoudres mon quotidien
De tes doux dires
Chocolatés.
Je savoure chaque instant
Comme un fondant
Plaisir de te lire
Et au sommet de cette friandise
Lettres au goût de cannelle exquise
Addiction acidulée
De mots mailés
Une pluie de vermicelles colorés
Inonde mon visage
D'un beau sourire amande.
Je suis gourmande
De toi.
Quand je te lis

Je t'avale
D'un trait.

Coquin cabanon

Et si cet antre était un cabanon?
Tu sais celui en restanques
Blotti derrière les murets de pierres sèches
La sieste y sent bon le lavandin
Offre-moi ta figue
Je t'offre mon amande
Et nous boirons ensemble
Le lait des beaux jours.
J'aime sentir sous mon menton
Le doux duvet de la coque de velours
Et en croquer le blanc tendre.
Et pique et chatouille
Un espigaou fripouille
Ton pilon d'olivier.
Un cigalon fripon nous ensorcelle
De sa coquine crécelle.
En campagne tu réveilles
En moi mes atouts sensuels
Et ma lyre de caresser
Le lobe de ton oreille.

Dites-moi

Dites-moi si vous aimez
Quand je vous caresse...
Je vous en conjure,
Faites un signe de la tête
Pour qu'en moi ce soit la fête.

Touchez ma nuque
J'aime ça
Soulevez les mèches de cette perruque
Qui étouffe mes émois.

J'aime votre main
Saisissant mes boucles de soie...
Vos doigts faisant des ronds
A travers elle...
Ma voix chante la ritournelle
Je leur fraye un passage jusqu'à ma dentelle...

Je porte la noire aujourd'hui
Liseret de rouge et picot de blanc...
Oui, j'attrape votre flanc
Ma main s'agrippe à votre colonne de chair
Mes lèvres jubilent
Je pétille...des éclairs me traversent
De la tête jusqu'au nombril
Mon cerveau en jouit.
J'aperçois le vôtre qui rit
Je vous chatouille avec mes cils...
Vous en redemandez...
Je suis votre servante
Aux doigts de fée.

Second souffle

Cette goutte de rosée blanche
Qui perle de la corolle à la tige
N'échappe pas à mon regard
Du bout de mon index
Je cours vers ton apex
Et le silence m'inflige
Le retour des sens,
Second souffle.

Trajectoire connue,
Indécence limite
Récurrence de va-et-vient
Changement de rythme
Sur cette pente qui m'inspire
L'ascension.

Sur mon front,
Suée de plaisir
Cordée de sourires
Sur mon corps
Noeuds de murmures désirs
Accents de matins rares
Où le souffle se fait divin
Où à deux il se fait mieux respirer
Qu'à un.

Epoumonés
Par le transport de nos baisers
Tétanisés
Par le carbone
De nos âmes envolées
Endormis par le sournois
Effet de l'endorphine.

Epuisé
Le puits
Dans nos veines,
Salutaire cette fin,
O combien secondaire
Car ta mort
N'est que vaine.
Demain entre mes mains
Tu renaîtras
Et au sommet de mes lèvres
Tu t'écrouleras
Sur mon chemin de vie
Moi, si sereine.

Marine laitance

Au chaînon manquant de nos souvenirs
Je rajoute la boucle fermée de ton soupir.
Lorsque soulagé de tes râles tu m'inondes
Et de ta voix grave tu émets un gémir.
Mon coeur gronde
Ma peau expire
Mes yeux s'abreuvent
De ta subtile laitance
Qui vient jaillir
Là devant moi
Comme une marine offrande.
Je parcours de mes doigts
La paume de ma main se fait calice.
Une saveur, un parfum à damner
Tous les orifices.

Saveur sucrée de sève

Qui ne se réjouit pas de l'arrivée de l'été brûlant
Ruisselant en gouttelettes de sa sueur nacrée
Sur nos pores assoiffées de miel ardent
Maquillant mes lèvres,
Mais lesquelles?

Ma fleur du silence jouit
De ton bourgeon épanoui
Et subit avec une innocence virginale
Les prouesses de ta libido matinale.

Quand ton épi doré se hisse
Dans la couleur des blés blonds
Je reçois dans mon cou, et entre mon vallon
La rivière passion de nos nuits blanches à venir.

J'étale ta fatale effusion
Et aspire du bout des doigts
Aux commissures de ma bouche grenat
Douée d'un létal pouvoir ma succion.

Jamais ta sève n'aura été aussi sucrée
Que sous les assauts répétés
De ma langue insatiable
Ma clé d'amour redoutable.

Aussi tu te montres indomptable
Et tu as bien raison, mon ours, mon sauvageon,
Dans ton silence impénétrable
Tu fais de moi ta femme passion.

Epi doré et délivrance

Quand ton épi blond se hisse
Il n'a de cesse de se glisser
Jusqu'à la fente de mes cuisses
Le velours de mon calice
Te reçoit, toi mon papillon ailé
Aux mille malices.
Je t'accueille dans mon donjon
Libère-toi de tes années supplice
Et jouissons à l'unisson
De nos timbres clairs et de nos vices,
Les caprices les plus inavouables.
Entre en moi, reste accroché
A mes cils vibrants
Et lâche prise de tes soucis
Qui assiègent ton esprit
Investis ma fleur exquise
Et aimons-nous jusqu'au levant.

Délivre ton bourgeon rouge feu
De cette prison de mailles
Laisse-moi glisser le bout de ma langue
Dans les interstices de métal
Je me délecte de la texture fine
De ce bout de chair divine
Enfermé pour mon plaisir
Et t'envoie rejoindre
Par mes assauts successifs
Les monts sacrés du nu désir
Dans cette ascension
Ta délivrance.

Encre

Encore deux corps
et la bruine de nos peaux que les pores expirent
des soupirs qui se vivent au-delà de la fenêtre entr'ouverte
et la lumière qui enjambe le seuil du jour.

Vidée de mon suc
d'ores et déjà renouvelé
l'orgeat pâlit l'eau qui tombe en pluie
dans nos verres sur les chevets
vert-de-gris.

Mes cheveux aux tiens se tissent
d'argent et de miel
et ensevelissent les mots défaits
et la phrase ruisselle.

Intemporelle
couleur inimitable
ta réponse
une rose trémière, une robe à mes ronces
en quinconce le long de l'allée
où demain j'erre
bruissement d'un feuillet
de papier de verre
dans l'atelier du voisin.

Encore un de ces rêves
que jamais je n'oublie
qui me tient endormie
tes matins aux miens se pendent
tes mains aux miennes s'étendent.

La lande s'étire, de moi les mais sont loin
ma fleur accueille ton sourire
et le blanc frisson exhalé des clochettes
vient caresser timidement ta fée coquette
dans le buisson voisin la merlette est aux aguets.

Nuit blanche

Nuit blanche au coeur de la viorne jolie
Qui de ses boules de neige fleuries
Illumine le passage.

Le merle a retrouvé sa mie,
Hier matin encore elle gisait sous la fenêtre,
Assommée par l'illusion d'un bout de ciel
Dans le carreau.

Sur le mur de la maison, un écriteau,
La maîtresse en ces lieux
Soigne tous les maux,
Qu'ils soient humains ou d'animaux.
Un coeur qui palpite
Un oeil écarquillé
Un cri dans la haie de buis
Un appel dans le taillis
Et sa main offre un abri.

Instants de vie intenses
Les sens aux aguets
Les branches tendent leurs feuilles
Comme jadis elle tendait l'oreille
A cet ami qui lui contait
Mille malices et mille merveilles
Sous son arbre à palabres
Sortant de son sac,
Et elle y croyait à ses cric et crac
Aujourd'hui elle vous fait goûter
Tous les délices cueillis jadis
Aux lèvres de son ami.

Pourquoi mon ange ?

J'ai vu un ange se poser sur un de mes poèmes non loin d'ici
Pour y déposer un doux parfum de mots de lumière et d'éternité
J'ai voulu caresser ses ailes
Me perdre un instant dans les pages de son missel
Mais il a disparu aussitôt, effrayé par les miens, sans doute.
Ce matin quelqu'un dans le réel
M'a dit
De ne pas prendre mes rêves pour des réalités.
Je crois bien que c'est la vérité, maintenant,
Mais elle est loin d'être triste cette route quand même
Quelqu'un finira bien par me trouver
Car au seuil du possible, du moins du mien, jamais je ne doute,
Tout est possible, par la force d'y croire
On y arrive, à condition d'être deux à croire,
Il a su lire ma foi cet ange-là,
Mais ma foi, il n'y croit peut-être pas,
Je tiens à lui dire s'il vole ici-bas
Combien je tiens à lui
Et je lui dis merci
Pour son frémissement
Qu'il a consenti
Même s'il est parti,
C'est le propre des anges du désir,
Pas un grain de folie, un ardent délire,
Un grain de beauté d'ange, un dévoilement discret,
Ca me rappelle les cheveux sur un arbre...
Comme ils étaient doux
Comme j'aimais les toucher,
Ils avaient l'art de me faire rêver
Déjà, en ce temps-là,
J'étais encore toute petite fille
Il me fallait un escabeau pour accrocher l'étoile.
Curieux non, de penser à décembre
Aux portes de l'été
Mes saisons n'ont pas de calendrier,
Ni solaire ni lunaire,
Jamais jardin ne se meurt,
Et le sucre restera toujours sucré.

Soirée parfumée

Ce soir l'acacia enfante ses grappes
Il me vient une envie soudaine de lécher l'air
Diffuse dans mes sens un parfum d'hier
Je sens, je vois, je lape
Ce sucre qui m'arrive par vagues successives
La chaleur qui émane du bois m'enferme
J'aimerais te savoir là,
Douce chimère.
Parfums de nos corps
Dilués dans l'espace
L'eau et le feu ont cédé la place
Le passé trépasse
La musique s'endort
Ce que j'aime là tout de suite
C'est regarder au dehors.

Lumières de viorne

La viorne éclaire de ses lampions de neige
L'allée qui mène du portail au jardin.
Le merle a choisi ses plus doux arpèges
Pour consoler mon coeur chagrin.
Apaisant est son chant
De velours mon tympan
Caressé par l'oubli
De ta bouche
Mon amant.

Les yeux fermés sur hier
A frôler les instants en plein vol,
Mon corps se fait corolle
Réceptacle de vos humeurs
Entourant comme un atoll
La lagune de vos pleurs.
Et vous tends, amoureuse
Ma petite main généreuse.

Rencontre au sommet

Dans la ligne bleue de nos sommets
J'ai cru voir passer ton nom
Parcourant monts et vallons
Creusant ma terre nourricière
De son timbre chaud et clair
Sillonnant ma peau
Et déposant au seuil
De mes paupières
Une timide rivière.

Une plume en chemin
A touché ma main,
Hardie et alerte
Elle s'est attendrie
Sur ce coeur chagrin,
A la grande veine inerte.
Son rythme est certain
Son assise semble d'airain.
Discours de velours,
Mon verbe suit son cours.

Belle plume sage
Accroche ma page
Caresse mes pensées
Referme mes plaies.
Tendrement repose tes yeux
Dans mon lit douillet
De plumes bleues.

Trouvailles

A la lisière des cieux, j'ai trouvé un vieux coffre
A bijoux, à jouets, à secrets peu importe
Il renferme la beauté de mes nuits en plein jour
De mes rêves oubliés au bois des alentours,
Un coeur dans un tronc, une enveloppe froissée
Un tissé de jute, un parfum d'été.
Un crayon de khôl et un bâton d'encens,
Des poussières anciennes qui défient le temps
Attendrissent ma mémoire de femme
Et chatouillent mes doigts d'enfant.
Un collier, une broche, une chaîne, un anneau
Un poupon, un ourson, un coussin, un bibelot.
Je caresse sa patine et le trèfle incrusté
Couleur ivoirine
Dans le bois lisse et tendrement marqueté.
Rien ne manque à l'appel de mes sens,
Une plume, un flacon d'encre, un agenda jauni
Heureuses trouvailles dans ce reliquaire en moabi
Qui respire Lambaréné et s'unit au présent
Au creux de mes mains, en se refermant.

Frisson

Comme ce rictus déposé au couteau
Dans l'argile tendre
Aux coins des lèvres de cet ange
Déchu

Comme un frisson d'ailes
Qui bat timidement la cadence
De mon métronome
Déçu

Par la lenteur de tes baisers
Et qui n'atteint jamais la lisière
De mes courriers
Des mots tus.

Le papier de soie
Déchiré par l'épine du buisson
Et la rose qui pleure
Son vase.

Le lierre enroule le tronc
Et perce le secret
De ce coeur
Aux contours diffus.

Les consonnes crient
La voyelle supplie
La flèche
Disparue.

La craie blanche crisse
Sur le tableau noir terni
Par les non-dits,
Vieilli.

Le portail s'ouvre encore
Malgré la rouille qui affaiblit
Les charnières
D'un ciel, mais lequel ?

Sur tes pas

La forêt me tend ses bras,
Mais comment retrouver
Le courage de mes pas
Ce chemin délaissé.
Les heures à s'écouler
Le sable, à effeuiller
Des fleurs,
A compter toutes les pierres
A croire que les demains
Seraient meilleurs qu'hier.
Et le présent s'efface
Et mon humeur trépasse
Un sel remplace un autre.
Mon vase d'amour se vide
Le chrono intrépide
Ne résiste pas
A ma course folle
Contre le vent,
Des peut-être et des hélas
Je suis lasse,
Mais tout passe.

Mélancolie

Combien de fois ai-je ignoré mon corps ?
Malmené les rondeurs de mes désirs
Couru jusqu'à perdre le souffle de mes envies
Tant la femme en moi était perdue.
Mes formes frisaient l'inacceptable
Trahie par le regard faux de l'autre sur moi.
Car de propre regard en moi, je n'en avais pas.
Je brisais les miroirs
Baissais les yeux quand je croisais
Un homme, au bout de ce couloir
Personne ne voulait me croire.
J'aurais tant aimé
Que l'on apprécie ce que je fus en dedans
J'ai fini par me cacher.
Le castelet fut un doux refuge
J'ai laissé parler des corps de bois pour moi
Retrouvé dans les rires des enfants
L'innocence de la petite fille
Que j'étais autrefois.

Quand à travers le village en Provence
Je courais les étés à grands pas
J'adorais le Sud de la France,
Je léchais la grosse bassine de miel
Au parfum de thym et de lavande
Que notre voisin nettoyait dans la fontaine
Que j'étais gourmande !
Loin de mes parents, exil estival,
Souvent farouche, parfois vilaine,
Une petite fille en demande,
Affection difficile à recevoir,
Insaisissable et mystérieuse,
Mais ô combien attachante
Avec mon petit accent du Nord.
Je traversais des places de solitude
Accrochais les sourires des passants,
Des tontons, des mamies.
Je mordais la vie à pleines dents
Ma peau respirait le soleil et le vent.

Aujourd'hui, je songe à ce temps
Je rêve ma vie, un autre, un amant.
Viendra-t-il me faire écouter ses rires
Qui pétillent dans mes prunelles
Comme le champagne ?
Viendra-t-il lire dans mes yeux bleus
Comme entre les lignes ?
Partagera-t-il l'ombrage de la tonnelle,
L'herbe fraîche et un dimanche à la campagne ?

S'il ne vient pas
J'irais goûter seule
Les abricots et les figues fraîches
Et sous les oliviers faire la sieste.
Les cigales me chanteront un début de poésie
Que je partagerai avec vous, mes amis.
J'irai embrasser vos mots sur les marchés fleuris.

Car que serait ma vie sans l'écriture
Un lundi de solitude comme aujourd'hui
Elle donne du relief
Me fait vivre en trois dimensions
Ce que d'autres ne voient même pas
Avec des lunettes grossissantes
Grâce à elle je m'apprécie enfin
Elle m'a redonné confiance.

Fragile

Fragile est la paupière
Qui sous le poids de nos années lumière
Estompe le souvenir
De nos sourires esquissés avant avant-hier.

Légère est ma plume
Qui sous le souffle de ma bouche
Coule des rivières d'encre prune
Dans ce cahier jauni par touches
Empreintes de maudite lune.

Liras-tu sur mes lèvres escarboucle
Les blessures de cette courtisane
Effarouchée par les âges
Par des semblants de messages
De chevaliers de passage.

Sauras-tu ravir le coeur abandonné
De cette mère courage
Que la peur de ne plus jamais te trouver
A ridé au plus profond de son ventre.

Quand au sommet de la colline de l'oracle
Elle implorait ce petit trésor carré
C'est à toi qu'elle avait songé
Elle a toujours cru un peu aux miracles.

Je laisse au vent du soir le soin
D'éparpiller les dernières étamines
Et la semence de nourrir en mon sein
L'espoir de ton retour.

Mots de cœur

Coeur de fleur
Corps de mots
Maux de ventre
Et mes vers qui s'affolent
Qui éventrent cette page
Le trou noir de ma mémoire
Qui dégringole en images.

Poésie, prophétie
Quête des limites du langage
Et ma langue maternelle
Qui tangue dans mon coeur
Et ce passé qui s'émeut
De ne jamais atteindre un rivage
Tant la houle fait des vagues
Dans ma vie de femme et mère.
Où sont les pères ?

Seule j'erre dans un océan d'histoires
Parfois drôles, souvent noircies
Par les pas indécis des hommes.
Mais où sont-ils ?
Où sont les guerriers, les vikings, les conquérants,
Les amants ?

Le masculin sombre.
Le séducteur éphémère
Tel un papillon d'une nuit
Gît par terre
Déchu, rongé par l'amer
Comme un paon du jour
Vaincu par mon écho, sourd.
Que reste-t-il de la force de ton amour ?
Fragiles contours
En ocre et noir.

Distance

Combien de lieues séparent mes sommets de votre donjon ?
Mes stances viendront à bout de cet indomptable horizon
De cette ligne bleue qui s'étire au-delà des points de suspension.
Je les aime, tant ils courent vers l'infini,
L'infiniment grand,
Voilà ce que m'inspire notre présent.
J'aime ces matins au seuil du possible,
Ces demains qui ne connaissent pas de rive,
Ces mains qui caressent sans toucher.

Temps

Temps
Explosé à la dynamite de mes tempes
Où pulse le seul chronographe de ma vie
Mon coeur, cette machine à remonter
Des rivières sanguinaires
Exposées aux secondes qu'il me reste à vivre
L' inferno hic et nunc,
Mais en musique.

Tant,
Tant que tu seras loin, mon ange
L'espace sera compté
Et du bout de mes phalanges
Je scande le rythme des nuages
Qui traversent ton ciel
Eternel ?

La sempiternelle redondance
Qui coule dans mes veines
Inlassable pléonasme.

Le flux et reflux de mes nuits
La lunaison de ma fleur
Le calendrier de mes pleurs
Le sable qui s'écoule avec lenteur
Entre tes doigts
Pianissimo.

Le seul train qui n'arrive jamais
Ce soir, comme tous les soirs,
La salle d'attente est vide,
Lamento.

Mais je suis là, tout près de toi.
Seul refrain de mes saisons de vie
Ici bas
Amour fortissimo,
J'y crois.

Souvenirs

Comme un matin d'hiver,
Le vent flirte avec la neige,
Ca fait trois heures que je t'attends,
Dans ce parc aux allées gelées
Où j'essaie de voir dans le miroir du lac givré
Une esquisse de ton sourire
Mais en vain.
Ma main figée pendue au portable
J'arpente, je désespère
Tant le froid me glace le ventre,
Nerveux deviennent mes rires,
Date limite, derniers soupirs.
Notre histoire est périmée.

Les canards nagent en couples dans la mare
Je me souviens.
De nos rendez-vous manqués
De la table du petit-déjeuner
Où trônaient croissants et lait frais.
Aux coins de ma bouche maquillée de gelée
Que tu aimais lécher, après de doux baisers.
Je frissonne de la tête aux pieds,
Mon corps devient glaçon
Un jeune garçon se tourne vers moi:
Madame,
Vous avez froid ?
Température en baisse.
Panne de chaudière,
Station terminale
Tout le monde descend
Coeur à l'arrêt
Enfer.

Rouge

Rouge-baiser,
Ton rouge à lèvres préféré
Voilà trois heures que je suis rentrée
Et que je fais claquer mes talons sur le parquet
Mais où est-il donc passé?
Je vois rouge.
Douze appels en absence.
Je regrette infiniment de m'être attendrie
Sur la couleur du vernis
Le repassage, le ménage et la salade de fruits
Mais tu aimes tant quand je sens bon
Quand du bout des ongles je peigne ta toison,
Et quand le salon ressemble à un de ces jardins d'Italie, fleuri.
Mon chéri, tu me manques.
Je songe aux dernières vacances,
Rome, Venise et Capri.
Mais où, bon sang, es-tu parti ?
Je scrute, pas un mot, pas un post-it.
Mes yeux sont si rouges
Qu'on dirait deux soleils
En moi plus rien ne bouge
Je sombre dans le fauteuil,
Sommeil.

Cortège

Cortège du coeur avance
Dans l'allée du temple natal
Florilège blanc comme neige
Pour ce couple au sang royal.

L'orgue joue "Nuit boréale",
"Plaisir d'amour" et "Nightingall",
Larmes de joie au premier rang
S'unissent à celles des amants.

Filles d'honneur portent des fleurs
Tenant une bougie en leur coeur,
Font une marche à petits pas,
Gerberas roses et lilas.

Pluie de riz inonde le sol
Aigle sur l'épaule dressé
Signe une longue vie aux mariés
Enfants font la farandole.

Deux frisons tirent une carriole
Derrière eux plein de babioles
De klaxons et de trompettes
Au village c'est la fête!

Fleur de silence

Fleur de silence
Puise ta force
Le lit du névé
Ton sommet figé.

Nature, mort au coeur
Soif de mots, langueur
Tapissée de pleurs
Ma sombre demeure.

Canapé moiré
Déchiré toile
Chaîne argent brisée
Noir est le voile.

Fermée la cloison
Perdue ma raison
Lys blancs et roseaux
Un sombre tableau.

Lumière écarlate
Noie pierres plates
Cheveux gris tissant
La mousse rampant.

Cris d'absence nus
Personne m'a vue
Pars incognito
Parcourir les flots.

Ruisseau sans détours
Rejoint vieille tour
D'ivoire et de bois
Vermoulu sans toi.

Petite Lucie

Ci-gît la p'tite dame aux lumières
Marchande d'épices et de madras,
Les poches vides, pieds nus, les bras en l'air,
A implorer on ne sait quoi.

Voilà bientôt deux solstices qu'elle erre
A la recherche de l'aurore perdue
Le long des chemins de Väster
Des voies ferrées, routes sans issue.

Couchée en bordure de rivière
Sur les berges d'un lac esseulé
Entre graminées, pins et fougères
A contempler la voûte étoilée.

Elle chante son amie, la luciole
Fidèle loupiote vénérée
Locataire des herbes folles
Des airs d'antan, ses préférés.

L'été est là,
Elle ne le voit pas.
Le soleil illumine ses nuits,
Elle le fuit.

Dans sa poitrine, on tambourine
Les chandelles meurent,
Lucie a peur,
Elle attend son heure,
La charmante veilleuse.

Une couronne de fleurs
Une malicieuse cachette
Pour ses yeux en pleurs
Tendez-lui une allumette.

Et voyez vous-même
Comment s'éclaire son coeur,
C'est sûr et certain,
Elle l'aime.

Souviens-toi, Lola

Souviens-toi, Lola,

Quand nous tanguions dans la pirogue
Pour rejoindre le village entre les mangroves
Quand le fleuve ses soirs de solitude
Nous tendait des bras de lune in love
Dans ce berceau je retrouvais mes certitudes,
Mes mains agrippant tes latitudes,
Tes hanches, comme des lianes
Te ligotant à mon tronc.

Et vogue ma belle captive
Au rythme d'une eau lascive
Tes plaintes s'unissent au chant nocturne
De l'oiseau noir
Divin chasseur de fées des bois,
Tu ne savais pas qu'en le guettant
Du haut de ta branche
Tu allais devenir sa proie.

Et te voilà petite Lola,
Devenue gardienne de son feu
La chaleur lèche la chair émue
De tes pieds nus
Qui font la danse de la flèche,
Il a visé ton visage d'argile
Le potier.

Il a immergé ton front
Une calebasse, son bénitier,
Tissé des cheveux d'ange
Autour de ton coeur fragile.

Il s'est fait chantre,
Premier archange,
Sous le tropique du Capricorne
Le faiseur de tentes
En camaïeux de bleus
Conté la belle licorne
Recousu le ciel,

Rien que pour toi, Lola.

Ecoute mon fils, le soleil

Mon fils, prête-moi encore ton oreille,
Je t'emmène au pays de l'arbre à palabres
Là où les animaux s'endorment au son des merveilles
Sous le grand baobab qui se sert de ses branches
Pour écrire dans le ciel
Un chapelet de fables,
Et dessiner dans la terre de la falaise les contours
D'un reposoir à ton jeune coeur
De sentinelle,
Ecoute le soleil.

Je te conte le temps bien avant notre temps
Où le Ciel était si proche de la Terre
Que je pouvais te décrocher, moi ta Mère,
Une étoile pour t'en faire un jouet, mon enfant.
Tu ne me crois pas,
Si je te dis qu'en ce temps-là
Brillaient dix soleils au firmament
Jusqu'au jour où un chasseur en tira neuf,
Le dernier se cacha,
Tu ne me crois toujours pas,
Et ça ne m'étonne pas de toi,
Qu'il te suffit de viser ta flèche
Pour te retrouver là-bas.

Là-bas?
Oui, imagine-toi, Hugo,
En train de tournoyer
A dos de la naine blanche
Dans le sillon de la belle bleue,
Pour nous faire un clin d'oeil
Tous les cinquante ans.
C'est trop long ce temps, maman,
Sans te voir,
Je ne pourrais pas.
Mais si, écoute pourquoi.
Non loin de là, tu reconnaîtras
Emme ya tala,
Le petit soleil des femmes
Tu cueilleras mon amour,
Dans la lumière
De cet astre du jour
Pas plus grand qu'une graine de céréale
Mais doté d'un pouvoir égal
A faire germer en toi la force
D'oublier à jamais la douleur et le mal.

Maintenant, je comprends,
Pourquoi si souvent le sel de mes joues
A le goût sucré du mil,
Et qu'une écorchure guérit de la simple caresse
D'un de mes cils.

Il me tarde

Il me tarde ce tissé de lumières
A la croisée de nos yeux
Chemins bleus, ouverts sur nos vies
Jalonnées de lapis-lazuli
Et de souvenirs boisés précieux.

Je boirai à ta cruche
Dont l'anse se confond
Avec le bras de la rivière
Le vin liquoreux
Nourri par nos soleils d'hier.

Je lirai notre sermon
Dans le limon fertile
Marquage indélébile
Sur les berges
De la passion.

Je sèmerai pour nous
Des années, des rizières,
Gondolant en terrasses
Pour féconder nos coeurs.

Je me ferai ombre
Glissant entre les persiennes
Bravant l'éclat et le rayon
Pour caresser ton front
Perlant de sueur.

Ma belle Balinaise
Au corps fragile d'étoffe
Tu portes ton visage
Comme un glaive,
Fière guerrière du temps.

Les bras articulés,
Tu chantes tes fadaises
Et tout le monde te croit,
Surtout moi,
Je suis cette glaise
Cette terre entre tes lèvres
Aux confins de tes doigts.

Joue tes certitudes
Inonde moi de vérité
De tes couleurs riches et dénude
Moi du soupçon le plus léger
Qui soit.
J'ai soif
De tes prières
D'un nous pour toujours
Aux contours d'or
Et d'amour.

Balle de match

Je t'imagine là-bas
Dans ce pays très coloré
Nature sauvage
Végétations de mangroves
Et chutes se jetant dans la mer.
Je viendrai voir les lions et les panthères
Les antilopes et les éléphants
Comme me les racontait maman
Quand j'étais petit avant de m'endormir.
Je t'écris papa, dans un long soupir
Car depuis ton départ
J'ai versé des torrents,
Des rivières de chaudes larmes.
Ma raquette de tennis
S'est battue contre moi, hier,
J'ai perdu le combat
Mais j'ai regagné mon âme.
Notre amour, notre plus grande victoire.
Et je me battrai encore,
Encore plus fort qu'hier
De moi tu seras fier
Tu m'as vu naître
Un trente et un juillet
J'ai mugi si souvent dans tes bras
Je suis moi aussi
Un lion dans la savane
Papa, ne m'oublie pas!

Couleurs d'Orient

Epouse mon oasis
De ta soie safranée
Qu'elle se confonde avec les ors de mon couchant.
Deviens cette Sheherazade tombée en amour de moi,
Immergée dans l'eau claire d'un bassin,
Derrière ce paravent
De dentelle de bois finement ciselée.

Quand dans la nuit étoilée
Sous l'accolade arquée d'un palmier
Et le regard discret d'un brasier de charbons ardents
Nos chairs se collent
Nos hanches font la danse
Et nos souffles se lient
Aux encens musqués.

Retiens-moi en tes terres d'orient
Accroche-toi à mes flancs
J'inonderai tes pierres
De précieuses rivières
Ta vie
De mon fertile sourire
Je peuplerai tes jardins
De mandarins
Et d'essences rares,
De menthe poivrée et de jasmins
Qui te berceront de leurs effluves
Et endormiront nos enfants
Par leur joyeux pépiement.

Je laverai ta peine au cristal des montagnes
Enluminerai ton corps
En noir et or
Dessinerai nos noms
En de douces mosaïques
Chanterai ma liesse pour toi, ma lyre
Enivré de vin de palme.

Ce soir, je vous aime

Ce soir, je ne sais pas, si vous êtes comme moi,
Mais je vous aime, qu'il vous déplaise,
J'aime votre souffle qui s'empare de mon corps
Comme ce foehn qui m'entraîne au-delà de sommets inconnus
Qui fait de moi en deux trois mouvements, un fou, un amoureux
Ma douce ingénue,
Loin des sentiers battus.

Je suis cette pierre qui roule légère
Animée par le poids d'un souvenir
Chargée de mille et un sourires
De vous voir si heureuse, j'espère.

Enfanter pour vous mes rires,
Glisser mes doigts sur les cordes de mon arc
A faire frémir le ruisseau, votre eau de désir
D'oublier qui je suis enfin,
Je cueille votre soupir
M'abandonner, me perdre,
Mon unique plaisir.

Charmeuse idolâtre
O combien pour mes yeux vous folâtrez
Dans de verdoyantes prairies
Parcourez des allées
Bordées d'arbres amis fidèles,
Leur tissé de lierre
Offre à mon regard indiscret
Un nu dévoilé, comme vous êtes belle,
Ma liberté.

J'aime cette forêt
Car par vous elle enchante
Les matins où, la peur au ventre,
Elle transporte le coeur
Du cerf aux abois que je suis, égaré,
Jusqu'à la seule souche qui m'honore.

Elle promet le repos assuré à mon corps
Votre sein à ma bouche,
Ma fidèle et douce, demeure
Son lit de mousse préféré,
Je m'y attarde des heures
Harnaché au seul dessein
De vous distraire.

Au coeur de cette haute futaie
Centenaire,
Brûle désormais un feu légendaire,
Le nôtre.

Retour de flamme

La chaleur torpille mes neurones
Zone rouge lasse
D'un déridé souvenir
De baie de Gotland.
Mes pleurs dorment
Dans un couloir aux côtés des passagers
Du vent,
Plus rien ne bouge.
L'instant a volé une seconde au tourment,
Futile le rêve,
La berge est déserte,
Une île offerte
A l'oeil de l'amant,
Un bois flottant paresse,
Une mouette caresse
De son bec une coque, alanguie,
Mon index finasse, attendri ,
Ce raidillon perlé d'huiles
De sol en si,
Si malin
Si câlin, mais
Simulé.
A portée de mains,
Moelleux ce grain
Un soupçon hautain
Là, au bout du doigt
Ce morceau de toi
Un sarment noble,
Fier
Comme une flèche
De cathédrale,
Triomphal
Retour de flamme,
Que celui du coeur.

Nés d’une valse

M'accorderas-tu cette danse, encore une fois,
Nous, c'est comme cette valse à trois temps
L'espace d'un soufflet d'accordéon lent

Qui vibre entre mes doigts,
Une dernière fois.

Je perçois la douce résonance
Qui m'emporte loin derrière
Dans ces artères boisées sans lumière

Dont toi seul connais l'errance
Le coeur en transe.

Là, où sous un chêne centenaire
Un matin tu m'as croisée
Tel une biche effarouchée

Blessée par les pères,
Mélodie sévère.

Me voilà petite femme
A écouter le rythme ternaire
De ma floraison lunaire

Trente jours à veiller la larme
Un rubis comme une flamme.

Inspire-moi des vers aux lendemains heureux
Tourne mes pages
Et accroche aux nuages les vivantes images

D'un intime naissant de nous deux
Où le rose a chassé le gris des matins pluvieux.

Virevoltant toi et moi
Un coeur, puis deux, puis trois.

Le chant de tes feuilles

Je reviendrai me nourrir du chant de tes feuilles
Lorsque mon éclat aura terni
Mon espérance retrouvée au seuil
D'une nouvelle vie.

Ton étoffe, un berceau de gemmes rares
Mes larmes de joie, un ru coquin
Se joignant à la mare
Dans un balancement serein.

Tes mains tissant mes cheveux,
Voir tes lèvres déferlant
Le long de mon cou m'émeut.

Je reviendrai me nourrir du chant de tes feuilles
Lorsque ma vie
Aura heurté l'écueil
Et pleuré nos nuits.

Ton souffle, au diapason d'un battement d'ailes
Ta bouche murmurant des "encore"
Des "Viens, reste ma belle!"
Ici au creux de mes branches, guettons l'aurore.

Ma peau contre la tienne
S'élance dans une danse
Ambiance vénitienne.

Je reviendrai me nourrir du chant de tes feuilles
Lorsque la lune
De quartier en quartier cueille
Le fruit de la saison opportune.

Nos âmes se nouent
Au coeur de ce saule
Sève d'un amour fou
Il lui tarde

Que nos corps
Endurent le bonheur
De se fondre dans l'or.

Je reviendrai encore me nourrir du chant de tes feuilles
Le transport de nos baisers
Qu'un invisible treuil
De la nuque à mes pieds.

Rêve de tilleul

Un rêve sous un tilleul en fleurs
A rencontré dans mes pensées
Un brin de tristesse égaré,
Un tantinet aigri,
Mais agréablement surpris,
Que ça sente si bon par ici!

Embaumé par le parfum,
Transformé en songe coquin
D'un amant et de sa dame,
Chassé le vague à l'âme.

Depuis ce soir-là
Sur le petit banc de bois
On peut lire
En lettres qui s'étirent
Jusqu'au ciel en majuscules
Gravées dans un coeur,

Aime-moi, ma fée,
De l'aube au crépuscule,
Pour toi je resterai
Ton doux madrigal inspiré
Que nul doute effleure,
Ta tête sur mon épaule repose
De vers en prose
Apaisée,
Mon âme réclame
Ce rêve sous un tilleul en fleurs.

Latitude 68° Nord

Latitude 68° Nord
Là où la lumière jamais ne dort
Lofoten, îles de nos je t'aime.

Prés verdoyants à toute heure
Quand la fausse nuit offre au voyageur
Le rougissant qui colore nos coeurs
Couchés dans un courant de cuivres et d'ors.

Baignés dans un sentiment étrange d'éternel
Lorsque ton crépuscule se marie à mon aube
On ne sait plus.

Nous vivons le rêve éveillé
Nos duvets cajolés
Par le souffle chaud du golfe
Nos mains se joignant à l'horizon rose des fjords.

L'eau sacrée de notre chapelle
Oignant les sommets, là où l'orgue des montagnes
Appelle
L'écho de nos voix.

Bain de toi
Dans des vagues d'huiles orgeat muscade
Plaisir d'écume fraîche, que ma fougue assaille
Vos crêtes,
La rose des vents et le sextant font la ronde.

Tes mots, une danse dans l'immense.
Chronos salue nos plumes avides.
Déshabillez mes nues troublées
Par la morosité et le gris.

Lunatique j'ondule jusqu'à l'ourlet de tes baisers
Oublis
Abandon
Légèreté
A l'apogée.

Solstice d'été

Minuit a semé l'or des montagnes
Dans le lit de la vallée,
Le soleil a glané les poussières d'ambre
Et de lumière au point d'un jour qui n'en finit pas de s'éteindre,
Le carillon tintinnabule un cortège de secondes.

Le présent répand discrètement
Sur les eaux candides du lac qui feint de dormir à nos pieds
Un voile comme celui d'une danseuse orientale,
Parfum de bois de santal,
Semblant d'un ailleurs en Abisko.

Dans un miroir aux contours palissandre
Mes prunelles aussi rondes que des fruits mûrs d'été
Rêvent le vermeil des joues des mirabelles,
Et font de belles dormeuses à mes oreilles.
Je t'entends, je te lis, tu me vois,
Ma lyre, elles vous vont à merveille.

Et le solstice d'hier dans un murmure de soupirer "j'ai été"
Mais "je renaîtrai"
Au bout de mes ailes,
Migrateur à la frange de ton ciel
Me poserai délicatement sans t'effrayer
Sur la branche sud de ta rose des vents
Et caresserai, couleur de sienne
Capri et le Pays Toscan.

Dans un rondeau ou une villanelle,
Je chanterai l'amour à l'Italienne
Ondulations vénitiennes
Sous le regard timide du croissant.

Secrets de rose

Secrets d'alcôve
Pour une rose in love
Mon plus beau dessein
Me coucher dans ta main.

Chatouiller ton nez
De mon velours exhalé
Poser tes yeux
Sur mon rouge baiser gracieux...

Boire ta rivière, à y perdre la raison
N'avoir que toi pour unique saison
M'endormir à tes côtés
D'un sommeil léger, mon rêve exaucé...

Sécher mes larmes comme on sèche les pétales
Leur séduction est fatale
Mais leur pouvoir infini,
Celui de te garder éveillé les nuits.

Jardin d’été

Jardin peuplé d'impatiens et de lupins
Où tes mains cueillent les matins câlins
Au pied d'un cerisier épanoui
Ma blanche rosée
Secret d'amis.

Dans ce puits d'ombre et de lumière
Du fruit de la vie tu oublies l'amer
Et rayonnes de sourire en sourire
Allongé à mes tendres côtés
Je te conte les senteurs d'hier.

Batifolant tard dans la nuit
Lucioles et hannetons
Sèment la joie
Dans les yeux des grands et petits
Eclats de voix.

Et au fond de l'allée des pommiers
Une porte s'ouvre derrière les hautes graminées
Qui font la valse du vent de l'été
Et dans le fauteuil à la frange des paupières
Le printemps bascule.

Renoncules et oeillets
Couronnent de succès
Sur mon front perlé d'amour fou
Tes genoux font la prière
Et tes lèvres bénissent mes joues.

Jardin d’amour

Ce soir, je voudrais être ce vent délicat
Ce doux zéphyr d'orient qui soufflera sur toi,
Après une journée folle, tombe ta chemise
Ta petite femme t'attend dans la remise.
Elle a jardiné, sarclé, biné des heures
A toi de déposer entre ses seins des fleurs.

Je te sais curieux de l'ourlet velours rosé
Une envie crue de m'effeuiller sans gêne
De t'enfouir en moi comme en terre la graine
Te tapir, te loger pour des heures dans mon corps
Ratisser de tes doigts mes cheveux à l'aurore.

Creuse la nue qui se cache timidement
Derrière ce paravent d'iris et de roses
Irrigue les sillons de sa peau en jachère
Ose le fruit qui te tend sa pulpe juteuse
Plonge-le dans une eau pure et claire.

Panier lunaire, treillis de pois de senteur
Croisillons se refermant sur les mots du coeur
Bâtisseuse d'un demain qui ne connaît d'heure
Que la moisson des vents et les temps de ta pluie,
Bienheureuse, ton soleil toujours lui sourit.

Souvenir de femme

Bruissement d'ailes
Au sommet d'un rocher noir,
La lune a décroché la clef
Quartier libre ce soir.
La cellule est vide
Quelques pas intrépides
Claquent sur le trottoir.
Marion a refermé la porte
Derrière elle, les années mortes.

Elle dessine du bout des doigts
Son visage dans une devanture,
Les néons maquillent ses joues
Elle attrape un sourire
Dans ce miroir flou.

Dans sa tête une musique
Comme un vinyl qui tourne
En boucle, le saphir arrêté
Sur un sillon imparfait,
Elle s'est trompée de siècle.

Le vieil Hammond hurle
Un semblant de fugue
Les croches courent
Dans la flaque
Les phalanges pleurent
Une corde qui casse
Complainte d'une femme
Seule au milieu de la place.

Sa mémoire, un cratère
Elle lanterne dans les rues,
Le regard en friche,
Le coeur sourd,
Soudain s'ouvre une serre,
Le Jardin des plantes.

Elle enfante un souvenir
Une haie comme une roseraie
Un merle, un bosquet
De buis,
Soirée entre amis.
Deux yeux timides se posent
Sur cette fleur à peine éclose.
Une anglaise qui s'enroule
Autour d'un index
Qui paresse en cascade
Le long de cette nuque
Que plus rien ne blesse,
Pas même un songe
De caresse.

Marion

La pluie commence à tomber
Marion sent les gouttes se mêler
Au sel de ses joues.
Voilà bientôt cinq semaines
Qu'elle n'a pas vu le jour
Vivement demain.
Au fond d'elle
La peur ruisselle.

Marion sent l'eau s'infiltrer
Dans son cou,
Sa nuque offre une rigole
A cette fraîcheur tant rêvée,
Son épaule est bénie.
Elle tend un abri
A un visiteur du soir,
Délicat reposoir
Pour deux ailes fatiguées.

Le néon éclabousse
Ses pupilles épatées
Vite une porte cochère
Un passage jusqu'à l'aurore
Il se fait tard
Le clair lui gémit
Des cauchemars de parloir.

Ses jambes ne la portent plus
Dans l'embrasure elle s'effondre
Et sombre dans un puits de rêves
De blanches colombes
Au-dessus d'un arc-en-ciel.

La tête dans les étoiles
Chevauchant la liberté
Marion rit aux éclats,
Du haut de son observatoire
Elle saute de cumulus en cumulus
Visant bien sa trajectoire
Soucis, tracas et idées noires
Dansent à bord des montagnes russes.

Elle s'enfuit devant ces matins
Sans couleur.
Un autre viendra,
Un marchand d'images
Encollera ses pleurs
Dans des papiers à fleurs
Reliés de lierre
Et de trois bouts de raphia.
Son petit cœur de femme
Dans une chrysalide
A claire-voie
Pour un autre,

Soleil.

Silence

La porte se referme sur le jardin des émotions
Au seuil de la remise
Un hamac suspendu en chanson
Mes pensées lanternent dans un corso d'herbes folles
Et de morceaux choisis
Mes yeux cherchent un témoin,
Une étoile, un hérisson,
Les lucioles dansent la farandole.

La bergeronnette et le roitelet
Fredonnent en cœur
Le refrain de l'été :
« Saveurs mielleuses
D'une plume butineuse. »

Le merle colporte dans son pépiement nocturne
Un dernier secret de fleur.
Plus un bruit,
Plus un souci,
Le silence est d'or,
La jardinière est endormie,
Vent d'été,
Miel d'automne
La récolte sera bonne.

Un autre soir

Un autre soir,
au seuil d'un espoir,
à la croisée de deux vers,
en bordure de rime,
Marion croise un homme,
et leurs mots s'entrelacent...
Guirlandes de fleurs
au-dessus de leurs coeurs endormis...
sur un banc public,
au doux nom de poésie.
Il lit dans les boucles de ses cheveux défaits
Tout ce dont il a toujours douté
mais ce soir, sans doute, ce soir de juillet
il lui est permis de croire
que les étoiles brillent
et que la lune dessine un dernier quart
avant la noire.
Marion esquisse un sourire
Une vraie nuit, enfin, une nuit
Comme elle les aime,
Un vrai sourire,
Un sourire,
Comme il les aime.
Elle lui susurre un refrain.

Refrain

Comme j'aime tes vers en décalé
je les sens tendrement s'immiscer
dans la fente de mes silences
apprivoiser ma fleur de laitance.

tu te frayes un chemin à l'ombre
de mon cou
tes gammes en cascade
sur la peau rutilante
de nos sueurs.

ta chamade de s'unir
au cor de mes veines
le chant du bois
comme un chevreuil
et sa reine
à l'orée de l'été.

ton souffle animal
fend la chaleur estivale
trouve le repos de sa nocturne
escapade
en ma souche
délicieux coussins de mousse
que t'offrent mes lèvres
et mon sein,
ta couche jusqu'au petit matin.
Cet homme, un jardinier.

Cet homme, un baladin,
Sème des grains de fête
Dans sa mémoire
Dans les oubliettes, c'est la foire
Les secondes font la pirouette
Les heures d'attente la grande roue
La grande clé fait la moue,
Le temps est prisonnier.

Cet homme, un jardinier.
Il lit la lune dans l’Almanach
De Marion,
Des rêves roses comme des fleurs
Qu’on dirait du bonheur sur tige.
Il arrose de son regard profond
Deux boutons à peine éclos,
Et referme avec délicatesse
La porte de la remise.

La vigne comme un arc
Protège les murs
De la petite maison endormie.
La palissade offre un abri
Au feuillage verdoyant.
En son cœur nouaison
De Marion et son amant.

Au creux de ses bras
Blottie comme entre deux sarments
Sommeille un rêve
De baies grenache ou sémillon
Charnues et pulpeuses
Blanches ou vermillon.

Elle dépose de ses lèvres songeuses
Saveur de muscat
Le fruit mûr de ses pensées
Sur ce pied délicat,
Ce soir enfin elle ose.

Les anglaises de Marion
S’enroulent comme des vrilles
Entre ses doigts, la véraison,
En ce début de nuit d’été
Elle ouvre délicatement
Les boutons nacrés de sa chemise,
L'arôme fleure la passion.